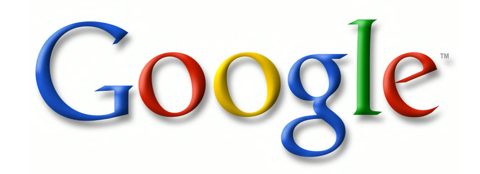


E. RÊVEILLAUD

---

# LE SUBLIME CANTIQUE


HIERONYMUS
ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY



LE

# SUBLIME CANTIQUE

# OUVRAGES DE M. EUG. RÉVEILLAUD

*qui se trouvent aux mêmes librairies* :

MANUEL DU CITOYEN, in-16 . . . . . . . . . *Epuisé*
LA QUESTION RELIGIEUSE ET LA SOLUTION PROTESTANTE, in-16, 9e édition. . . . . . 1 fr.
LA BONNE GUERRE, broch. in-12 . . . . . . 0 25
HISTOIRE DU CANADA ET DES CANADIENS FRANÇAIS, in-8°, avec carte . . . . . . . . . . . 7 50
GEORGE-THÉOPH. DODDS, *Un missionnaire écossais en France*, in-12 . . . . . . . . . 3 »
UNE EXCURSION AU SAHARA ALGÉRIEN ET TUNISIEN, in-12. . . . . . . . . . . . . . . 3 »
L'ETABLISSEMENT D'UNE COLONIE de Vaudois français en Algérie, in-12 . . . . . . . . . 2 »
LE SURNATUREL DANS LE CHRISTIANISME, broch. in-12. . . . . . . . . . . . . . *Epuisé*

---

HISTOIRE CHRONOLOGIQUE DE LA NOUVELLE-FRANCE OU CANADA, par le P. Sixte Le Tac, Recollet. Imprimé pour la 1re fois, d'après un manuscrit de 1782, avec une introduction, un appendice et des notes, par Eug. Réveillaud. Tiré à 300 exemplaires sur papier de Hollande, in-8°. . . . . . . . . . . . . . 10 fr. »

---

LES LOIS DE LA NATURE DANS LE MONDE SPIRITUEL, traduit de l'anglais du prof. Henry Drummond, avec une introduction, par Eug. Réveillaud, in-8°, 3e édition . . . . 7 fr. 50

---

## *EN PRÉPARATION* :

BIOGRAPHIE D'ARTHUR DE ROUGEMONT.
POÈMES PROPHÉTIQUES.
CONFÉRENCES APOLOGÉTIQUES.

# LE SUBLIME CANTIQUE

(CANTIQUE DES CANTIQUES)

DRAME SACRÉ

*exposé selon la plus récente exégèse et mis en vers français*

Par EUG. RÉVEILLAUD

**PRIX : 2 FRANCS**

PARIS

GRASSART
Libraire-Éditeur
2, RUE DE LA PAIX, 2

FISCHBACHER
(Société anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33

1895



# LE SUBLIME CANTIQUE

(CANTIQUE DES CANTIQUES)

DRAME SACRE

*exposé selon la plus récente exégèse et mis en vers français*

## INTRODUCTION

Les anciens Grecs faisaient de l'Amour un dieu, mais l'Evangile dit mieux : « L'Amour vient de Dieu » (I. Jean, IV, 7), et plus encore : « DIEU est AMOUR ».

Comment, puisqu'Il est le principe et la source de toute vie, et que le lien de tous les êtres vivants, — la loi et la condition de toute transmission de vie, — c'est l'amour, — ne serait-Il pas en effet, lui, le DIEU-VIVANT, le principe et comme le foyer lumineux de tout l'amour qui rayonne dans l'univers et qui y produit les vibrations de l'harmonique extase, le rythme de l'éternelle poésie ?

C'est parce que Dieu est amour que le commande-

ment suprême de la Révélation évangélique est aussi un précepte d'amour : « AIMEZ-VOUS les uns les autres. « Tu AIMERAS le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur... « Tu AIMERAS ton prochain *comme toi-même.* » La RELIGION vraie, la seule à qui ce nom convienne, parce que c'est la seule qui nous *relie* en effet à son Objet, est celle où notre amour pour Dieu nous fait devenir, selon le mot de l'Apôtre, « un même Esprit avec Lui » (I. COR., VI, 17). A cette intimité d'union l'on n'arrive que par le dépouillement préalable de l'égoïsme, de l'envie, de l'orgueil, de la méchanceté, du péché, et par le revêtement de l'homme-nouveau, créé à l'image de l'Homme-Type, de Jésus-Christ ; — mais cette union sublime réalisée, c'est déjà la « vie éternelle », le ciel ici-bas. Heureux ceux qui en ont goûté les extases et lui sont restés fidèles à travers toutes les tentations du « monde » et les séductions des ivresses étrangères !

De cette charité idéale, céleste, qui donne dès à présent aux élus, avec le secret de la Vie en Dieu, le sens des béatitudes promises, quel est le symbole sur la terre ? Car tous les types de l'ordre surnaturel, divin, ont leurs prototypes, leurs symboles dans la nature, dans l'ordre matériel, dans les relations de l'humanité. « Ce qui est spirituel, dit saint Paul, n'est pas le premier ; il est précédé par ce qui est animal ; ce qui est spirituel vient ensuite. Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre ; le second homme est du ciel. Et, de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. » (I. COR., XV, 46, *et seq.*)

Selon cette conception, de même que les douceurs de la paix au foyer domestique, quand chacun vit tranquille « à l'ombre de sa vigne et de son figuier », préfigurent, annoncent, dans la langue des prophètes, les

joies plus grandes encore de l'harmonie messianique, de cette paix « qui dépasse toute intelligence », — ainsi les ardeurs de l'amour terrestre, l'attrait qui rapproche l'époux de l'épouse et met, au risque de la mort parfois, la bien-aimée dans les bras de son bien-aimé, peuvent être, à leur tour, une figure et comme la manifestation, dans l'ordre humain, de ces ardeurs du « feu sacré », de ces « flammes de l'Eternel » qui, plus fortes que la mort et que le sépulcre, unissent à l'Eternel-Esprit les âmes qu'elles consument.

Le premier de ces amours, le « terrestre », est déjà de telle puissance qu'il est écrit : « L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et ils deviendront une même chair. » Pour connaître le second, plus impérieux encore et plus absorbant, comme il est aussi de nature bien plus haute, il faut, selon la Parole encore, non seulement être prêt à quitter son père et sa mère et tous les biens qu'on peut avoir ici-bas, mais renoncer à SOI-MÊME, oui, *mourir à soi*, « porter sa croix », et consentir d'avance à tous les martyres, à tous les sacrifices, même à celui de son Isaac, si le Seigneur le demande, même à celui de la « bien-aimée », si la voix du « Dieu fort et jaloux » en fait un DEVOIR.

Ainsi, l'amour humain, de deux cœurs, de deux êtres, jeune homme et jeune fille, qui se sont librement choisis et promis l'un à l'autre, cet amour a pu fournir au divin Educateur des éléments paraboliques pour figurer l'autre Amour, celui de l'âme fidèle pour le céleste Elu, l'Epoux de son âme. L'histoire, les drames de l'un : — ses traverses, ses difficultés, ses épreuves, ses captivités, ses délivrances, ses victoires, — sont l'histoire et les drames de l'autre. Nous ne sommes pas de purs esprits, capables d'entendre de prime abord la langue de la mé-

taphysique céleste, les pures abstractions du langage des anges. Le symbolisme est dans les os, dans la chair et le sang de toutes les langues parlées sur la surface du globe. Voilà pourquoi la Bible est ce qu'elle est : non pas une dogmatique ni un catéchisme, mais une littérature, c'est-à-dire une vie. On pourrait la comparer à un verger planté d'arbres divers, tous « ayant leur semence en eux-mêmes selon leur espèce », tous donnant leurs fleurs et leurs fruits selon leur saison. A nous de profiter de toutes ces richesses en nous en assimilant la substance ! Histoire d'un peuple, tour à tour choisi et rejeté, traits biographiques des « hommes de Dieu », poèmes, allégories, sentences gnomiques, harangues enflammées des prophètes, cantiques, stances lyriques, on trouve tout cela dans le Recueil de l'Ecriture inspirée. Il s'y trouve aussi des drames, — car *Job* est un drame autant qu'un poème, et le *Cantique des Cantiques*, comme nous le montrerons tout à l'heure, est aussi un drame : le drame de l'amour fidèle aux prises avec les traverses des événements et les séductions de la puissance, de la richesse et de la jouissance. Ainsi tous les genres, toutes les formes littéraires, c'est-à-dire en somme tous les moules dans lesquels l'esprit humain pouvait recevoir et couler les données plastiques de la Pensée sur la vie, se trouvent dans la Bible. C'est pour cela qu'elle est, quoique d'inspiration divine, si profondément humaine. La parole de Dieu s'est faite chair et vie pour habiter parmi nous, pleine de grâce et de vérité. « Jésus, nous est-il dit, enseignait au peuple toutes choses en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, accomplissant ce qui avait été annoncé par le prophète : *J'ouvrirai la bouche pour des similitudes ; par des paraboles, je publierai la sagesse cachée des temps anciens.* »

Ne nous étonnons donc point que la Parole de Dieu contienne des livres qui, aux yeux d'une critique profane ou pour un jugement superficiel, gardent recélée leur moelle divine et ne laissent voir et apprécier que ce qu'il y a de plus extérieur dans leur enveloppe littéraire. « L'homme animal, a dit sévèrement, mais justement, saint Paul, ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui ; aussi ne peut-il les comprendre parce que c'est spirituellement qu'on en juge. » (ROM., VIII, 29.)

Tels nous apparaissent — quelle qu'ait pu être d'ailleurs leur érudition ou leur verve — tous ceux qui n'ont voulu voir dans le *Cantique des Cantiques* qu'un livre frivole, recueil de chants érotiques ou épithalame de l'amour sensuel. Voltaire, qui salissait souvent ce qu'il touchait, a profané ce sujet comme il a fait de l'histoire de la chaste Pucelle d'Orléans. Renan lui-même a vengé de ces profanations le *Cantique des Cantiques* quand il écrit : « Les traits de détail qui peuvent paraître choquants à notre légèreté, trop portée à sourire, sont de ceux qu'on trouve dans toutes les poésies antiques, Voltaire a eu le tort de s'en égayer, et les croyants ont tort d'en être scandalisés... La pensée du livre, comme celle de tous les livres hébreux, est saine... Il montre dans l'esprit hébreu des qualités que sans cela on n'eût pas soupçonnées... On pourrait être tenté de croire qu'il n'y eut place dans le cœur d'un tel peuple pour aucun sentiment de tendresse... Le *Cantique des Cantiques* prouve que la partie purement humaine du caractère hébreu avait en son temps produit sa fleur. »

Mais, tout en défendant le *Cantique* d'être un « livre frivole », Renan n'y veut encore voir qu'un « livre profane ». Jugement tout naturel de la part

de ce sceptique distingué, mais de parti pris, qui, dans ses commentaires comme dans ses histoires, a si mal caché, sous les chasubles dorées de son style et sous les vapeurs d'encens de son dilettantisme, le profond dénuement de sa foi et la pitoyable atrophie de son sens spirituel.

Assurément, je suis tout prêt à l'admettre, il y a eu abus des interprétations mystiques de la part de beaucoup de pieux commentateurs, tant protestants que catholiques. C'est assez arbitrairement, — car rien dans le texte du *Cantique* n'autorise à faire cette application ou du moins à la présenter comme certaine, — que la plupart des traducteurs modernes, dans les sommaires qu'ils ont mis en tête des chapitres, selon la division ordinaire du texte reçu, ont introduit des gloses comme celles-ci :

CHAP. I. — *L'époux de ce divin cantique est J.-C. même ; l'Eglise est son épouse. — Amour de l'Eglise pour J.-C. — Elle est persécutée. — Instruction que J.-C. lui donne. — Faveurs qu'elle reçoit de J.-C. — Louanges que se donnent mutuellement J.-C. et son Eglise.*

CHAP. II. — *Amabilité de J.-C. et de l'Eglise. — Louanges qu'il lui donne, faveurs dont il la comble* (1), etc., etc.

Encore cette glose avait-elle pour elle l'autorité des Pères de l'Eglise, à commencer par Tertullien et son disciple Cyprien, qui n'avaient d'ailleurs fait que reprendre, en lui donnant une couleur chrétienne, l'interprétation de la Synagogue, pour qui la Sulammithe était l'image

(1) Traduction de Lemaistre de Sacy.

du peuple élu et Salomon celle de Dieu même ou du Messie attendu.

Voici en quels termes Bernard, de Clairvaux, (saint Bernard), héritier de cette tradition des Pères, la résume dans son premier sermon sur le *Cantique des Cantiques* :

« Le roi Salomon, dont la sagesse était signalée, la « splendeur éclatante, les richesses innombrables ; le roi « Salomon, jouissant d'une profonde paix et recevant « les inspirations divines, chantait ainsi les louanges du « Christ et de l'Eglise et le mystère sacré de leur éter- « nelle union. »

Ces explications par trop simples et par trop subtiles à la fois se heurtaient déjà à bien des difficultés de détail qui en montraient l'invraisemblance, si bien que, dès le temps d'Origène et à son dire, non seulement les païens, mais même certains chrétiens les tournaient en moquerie (1).

Mais combien plus arbitraires encore et plus singulières devaient être les interprétations postérieures de ces commentateurs catholiques qui ont voulu voir dans l'Epouse du *Cantique*, soit la Vierge Marie, soit l'Eglise romaine, soit même la papauté, et dans le miel, le gâteau de raisins, le vin et le lait dont il est parlé au cinquième chapitre, « la vision prophétique de l'Eucharistie » !... (2).

Il était indiqué, comme il arrive toujours en pareil cas, qu'à ces témérités d'une mystique exaltée, dénuée

(1) *Si vero aliquis ex his sit qui videntur credere et Scripturarum auctoritatem recipere... irridet et derogat* (*Comment.*, liv. I, cité par M. Bruston, dans la *Sulammite*).

(2) Si l'on veut admirer dans tout leur épanouissement les bizarreries de ces interprétations symboliques, il faut lire : *le Cantique des Cantiques et son interprétation conforme aux monuments de l'orthodoxie*, par Alexandre Guillemin. Paris, Gaume frères, 1839.

de tout sens critique, et versant dès lors aisément dans la crédulité naïve... ou trop avisée, répondissent les moqueries et même les blasphèmes d'une incrédulité non moins téméraire. On lui donnait beau jeu, et elle s'est hâtée de le prendre en main, pour le gâter d'ailleurs bientôt par son propre esprit de système et par ses vues trop grossièrement charnelles et naturalistes. A dépasser, dans la critique, la mesure des justes négations, on s'expose à prouver contre sa propre thèse, et c'est ce qui est arrivé à Voltaire, à Renan, au respectable Reuss lui-même, et à la plupart des commentateurs rationalistes.

Si le *Cantique des Cantiques* n'était, en effet, selon les jugements que nous avons déjà rencontrés, qu'un recueil de poèmes érotiques, qu'un chant d'amours profanes, d'où l'immoralité même ne serait pas exclue, comment rendre raison de la place qu'il a prise dans le canon des Ecritures saintes ? Comment expliquer que les Hébreux l'eussent mis au nombre de leurs « hagiographes » et que tous les Pères de l'Eglise, tous les Conciles, toutes les Eglises chrétiennes, tant catholiques que protestantes, aient été unanimes à recevoir cet ouvrage comme divinement inspiré ?

Dira-t-on : C'est parce que l'ouvrage était de Salomon ou portait son nom ?

Mais d'abord rien n'est moins fondé que l'opinion qui attribue à Salomon la composition de ce drame où il figure, il est vrai, comme acteur, mais non pas précisément à sa louange, puisqu'il y remplit, comme nous le verrons, le rôle du tentateur, du riche et puissant libertin qui prostitue, en les dispersant, les mots et la poésie de l'amour. (1).

---

(1) La suscription placée en tête du poème signifie littéralement : *le Cantique des Cantiques, lequel à Salomon,*

Et puis, la personne même de Salomon, ce qu'on savait de son histoire et de ses mœurs, ne formait-elle pas assez, d'elle-même, un suffisant contraste avec la conception d'une vie sainte, sans qu'on y ajoutât encore l'espèce de défi de lui attribuer l'inspiration divine dans une œuvre qui aurait été si manifestement marquée du sceau des passions charnelles et des concupiscences les plus déréglées ?

Si donc Salomon n'a pas été, selon toutes les probabilités, l'auteur d'un poème où ses déplorables égarements sont exposés en pleine lumière, comment expliquer, nous le demandons encore, la place faite à cet ouvrage d'auteur inconnu dans le Canon du recueil sacré, dans l'hypothèse surtout où le *Cantique* ne serait que ce que les commentateurs que nous réfutons ont voulu y voir : un simple poème érotique, sans aucune intention morale ni religieuse ?

Mais c'est assez insister sur l'invraisemblance d'une thèse qui se réfute assez d'elle-même pour quiconque a, tant soit peu innée, la disposition du respect que les

---

ce qui pourrait s'entendre : *pour Salomon* ou *dédié à Salomon*, ou même : *qui s'applique à Salomon*. La suscription n'est d'ailleurs pas de l'auteur du poème et peut y être une interpolation postérieure autant qu'erronée. D'après M. Bruston (la *Sulammite*, p. 48), « le *Cantique des Cantiques*, antérieur en tout cas à l'exil, ne peut guère avoir été composé et représenté que dans l'ancien royaume des Dix Tribus. D'ailleurs, ajoute-t-il, la plupart des images empruntées à la nature du nord de la Palestine, la forme araméenne de certains mots et la nationalité même de l'héroïne et du berger qu'elle aime, tout cela tend à prouver que le poète était du royaume des Dix Tribus. Aussi la plupart des critiques pensent-ils que le *Cantique des Cantiques* fut composé dans ce royaume, pas très longtemps après la mort de Salomon. »

âmes pures ressentent toujours aux approches de tout ce qui est saint.

J'ai hâte d'en venir à l'explication relativement nouvelle, — quoique, à certains égards, depuis longtemps pressentie,— qui, tout en laissant au *Cantique des Cantiques* son sens littéral (ce qui n'empêche pas, comme nous le verrons, d'y joindre le sens anagogique), met en plein relief l'intention hautement morale du drame qui se déroule en ses pages et justifie pleinement, dès lors, la place que la piété des siècles lui a maintenue dans le canon des Saintes Ecritures.

C'est un drame, disons-nous. Et, en effet, la forme du dialogue éclate à presque toutes les lignes du Livre, et ce dialogue met lui-même en scène divers personnages: Salomon, les « filles de Jérusalem », la Sulammithe, un Berger que l'héroïne du livre évoque souvent comme son bien-aimé, les compagnons de ce Berger qu'elle mentionne aussi, des frères qui l'avaient chargée de garder leurs vignes contre les renards qui en dévoraient les jeunes pousses, etc. Il est bien difficile, dès lors, de ne pas conclure à une composition de forme dramatique, et c'est sur quoi les commentateurs tendent de plus en plus à s'accorder aujourd'hui.

La difficulté vient de fixer, — vu le défaut d'indications formelles, — les contours exacts du dialogue, les noms et la qualité des personnages qui y figurent. Il en est comme d'une tragédie de Sophocle ou d'une comédie de Térence qui aurait perdu sa distribution onomastique et dont il faudrait, dès lors, reconstituer par supposition tous les rôles.

Or, c'est dans ce travail, où plusieurs exégètes ont échoué, où quelques-uns pourtant (J.-C. Jacobi, Ewald, Hitzig, etc.) lui avaient ouvert les voies en s'approchant de la vérité, que M. Bruston, professeur d'hébreu à la

Faculté de Montauban, aujourd'hui doyen de cette Faculté, me paraît avoir excellemment réussi. Car, sous réserve de quelques divisions discutables du dialogue et de quelques attributions discutables aussi de ses personnages, le drame, tel qu'il l'a reconstitué dans son récent ouvrage, (1) se dégage avec l'unité de son inspiration, l'harmonie de sa contexture, l'intérêt tragique de ses épisodes, et enfin la haute moralité de ses conclusions.

Il est à peine besoin d'indiquer ici ce plan, cet « argument » du drame, puisque le lecteur aura tout à l'heure sous les yeux le drame même, rétabli sur ces données, et pourra juger par lui-même de l'effet de cette reconstitution. Il n'aura d'ailleurs qu'à se reporter à l'ouvrage de M. Bruston pour voir sur quelles bases le savant professeur a établi et justifié ses conclusions.

Qu'il nous suffise donc de résumer ici, d'esquisser à grands traits la pensée et comme la trame de la pièce, selon les éclaircissements de cette exégèse nouvelle.

La Sulammithe, ainsi nommée de la petite ville de Sulem (aujourd'hui Sôlam, dans la plaine de Jizréel, au sud du Thabor) d'où elle est issue, est une simple fille des champs, « noire, mais belle » qui a donné son cœur et sa foi à un jeune homme d'humble condition comme elle, un berger (habitant ou originaire d'En-Guédi), dont elle se sait aimée autant qu'elle l'aime elle-même (2).

---

(1) *La Sulammite*, poème dramatique en cinq actes traduit de l'hébreu avec une introduction et des notes. Paris, Fischbacher, 1894.

(2) M. Ledrain, dans son *Histoire du peuple d'Israël*, a émis l'opinion que la bien-aimée du *Cantique* n'était autre qu'Abishag, la « Sunamite » « merveilleusement belle », dont il est question au Ier Livre des Rois (1, 3, 4) et qui fut tant aimée d'Adonija, le fils de David, si méchamment mis à

Commise par ses frères à garder les vignes, sous le chaud soleil qui a hâlé son teint, elle n'a pas su défendre sa propre « vigne », son cœur, de cet amour qui s'est emparé d'elle ; elle a donc juré à son Berger une éternelle tendresse, et désormais la pensée de son bien-aimé, le souvenir de leurs entretiens et de leurs serments ne la quittera plus, la suivra dans toutes les circonstances où les traverses les plus inattendues de la vie pourront la jeter.

L'épreuve est en effet venue pour son amour et sa fidélité. Soit qu'elle ait été surprise dans une promenade trop aventureuse par des soldats chargés de la garde des murs de Jérusalem et qui, peut-être, se chargeaient aussi à l'occasion de fournir des recrues au harem royal (V, 17), soit qu'elle ait été cédée par ses propres frères à Salomon en échange d'une vigne qui lui appartenait et dont ils étaient les gardiens (VIII, 11), nous la trouvons, dès le début du drame, captive au harem parmi les « soixante recrues, les quatre-vingts concubines et les almées sans nombre », qui composent le cortège féminin de Salomon et représentent dans son palais l'élément des voluptés et, comme dira l'*Ecclésiaste*, des « délices des fils des hommes ».

Les almées au milieu desquelles elle a été de force introduite prennent gaîment leur parti de leur situation : elles en sont fières, soupirant après les baisers du roi (I, 1), enviant ses faveurs et son choix (I, 3-4). Aussi

---

mort à cause de cet amour même, par Salomon, son frère (I. *Rois*, II, 22-25).

Mais cette hypothèse, qui s'appuie surtout sur l'identification entre les deux formes du nom *Sunem* ou *Sulem*, est trop peu étayée par le texte du *Cantique* et prête en outre à beaucoup d'objections.

quand elles entendent la Sulammithe soupirer après son berger (I, 7) et demander de le suivre là « où ses brebis paissent et se reposent à midi », sont-elles toutes prêtes à railler cette fille assez naïve et simple pour préférer la condition de bergère à celle de favorite d'un grand roi (I, 8).

Mais voici ce grand roi lui-même, Salomon en personne, qui, distinguant la jeune fille et la trouvant belle à souhait (I, 9-10), demande qu'on la pare « de colliers d'or avec des points d'argent ». Pendant qu'on apprête cette parure et que le roi s'est éloigné « au milieu de son entourage », le cœur enamouré de la Sulammithe s'épanche : « Son nard exhale son parfum ». Dans une sorte d'extase ou de rêverie éveillée, elle parle à son bien-aimé Berger ; elle croit l'entendre, et le plus suave des dialogues d'amour s'échange entre elle et lui, souvenir des exquises causeries d'autrefois ou concept de son imagination enfiévrée. Elle s'endort ou, comme on dirait aujourd'hui, tombe dans une sorte d'hypnose extatique. Sur quoi, quelque femme du chœur, ou peut-être le roi lui-même, revenu sur ces entrefaites, la prenant en pitié ou en respect, adjure les almées, les « filles de Jérusalem » qui l'entourent, de ne pas la réveiller, ni d'essayer d'éveiller en elle un amour auquel elle n'aurait pas consenti (1).

La Sulammithe se réveille cependant (CHAP. II), mais c'est pour parler encore de son bien-aimé — le Roi ?

(1) Nous nous séparons ici, comme en d'autres points de détail, de M. Bruston qui met cette adjuration dans la bouche de la Sulammithe elle-même et traduit : « Ne réveillez pas l'amour jusqu'à ce qu'*il* le veuille »; tandis que Segond, Ostervald et presque tous les traducteurs lisent : « Jusqu'à ce qu'*elle* le veuille. »

non, mais le Berger — dont elle croit encore entendre la voix :

C'est la voix de mon bien-aimé !
Le voici, il vient,
Sautant sur les montagnes,
Bondissant sur les collines.
Mon bien-aimé est semblable à la gazelle
Ou au faon des biches.
Le voici, il est derrière notre clôture,
Regardant par la fenêtre,
Epiant par les treillis.
Mon bien-aimé parle et me dit, etc.

Mais le doux dialogue qui revient à son esprit, l'entretien qu'elle évoque est interrompu dans cette même évocation par une voix plus rude, la voix de ses frères qui lui prescrivent, ainsi qu'à sa sœur plus jeune, d'aller aux vignes en fleur chasser les renards qui les ravagent (1). La Sulammithe répond en affirmant, à haute voix, ou comme en *a parte*, sa ferme résolution « de demeurer fidèle à celui qu'elle aime et qui l'aime aussi d'un amour aussi pur que les lys au milieu desquels il paît son troupeau » :

Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.
Il fait paître son troupeau parmi les lys.

---

(1) C'est l'explication de M. F. Godet qui pense que l'ordre des frères s'adresse aux deux sœurs. M. Bruston, lui, suppose que les frères « font semblant de s'adresser à leurs voisins pour les prier de se saisir du jeune renard qui vient porter le ravage dans leurs vignes, c'est-à-dire dans le cœur de leur sœur ».

Puis, s'adressant à son bien-aimé, elle l'engage à se retirer jusqu'au lendemain :

Jusqu'à ce que le jour se lève
Et que les ombres s'enfuient

Mais elle y ajoute la prière de revenir, de revenir vite,

Semblable à la gazelle ou au faon des biches...

Alors s'est produit l'événement qui l'a séparée de son bien-aimé. Le bien-aimé n'est plus revenu, ou elle a été entraînée (vendue par ses frères ?) loin de son voisinage. Elle en est donc réduite à soupirer après lui ; elle le cherche nuit et jour ; elle le demande aux gardes de la ville. Si elle le retrouve enfin, elle se promet bien de ne plus le lâcher jusqu'à ce qu'elle l'ait amené « à la maison de sa mère, dans la chambre de celle qui lui donna le jour ».

Après ce récit, le Roi — s'il a été présent à ces confidences — ou, comme nous inclinons plutôt à le croire, la femme qui tient l'emploi de chef du chœur, la *coryphée* des almées, voyant toute la profondeur et toute la pureté de son amour, prie de nouveau les filles de Jérusalem de ne pas essayer d'exciter en son cœur un autre amour que celui qui le remplit tout entier (III, 5).

A l'acte suivant (le III° d'après M. Bruston, le II° d'après une autre manière de scinder le drame) « la scène représente la porte du Nord, à Jérusalem ». Hommes et femmes sont assemblés pour assister au spectacle d'une pompe royale, à l'occasion de l'arrivée d'une princesse étrangère, probablement d'une fille de Hiram, roi de Tyr, qui va devenir l'épouse de Salomon et qu'une escorte armée de soixante guerriers (III, 7)

est allée chercher jusqu'à la région du Liban et du Senir, frontière nord du royaume.

Salomon et la nouvelle épouse s'avancent, portés sur une riche « litière de bois du Liban aux colonnes d'argent, au dossier d'or, au siège de pourpre, couvert de broderies, œuvre d'amour des filles de Jérusalem ». Celles-ci sont appelées à venir contempler la gloire du royal époux portant la couronne dont sa mère l'a couronné le jour de ses fiançailles et de la joie de son cœur.

Le dialogue qui suit entre Salomon et sa royale épouse était sans doute destiné, dans la pensée de l'auteur, à opposer « au tableau de l'amour simple, profond et vrai, le tableau de l'amour superficiel, factice et sensuel ». Salomon complimente sa nouvelle épouse, décrit ses charmes et sa beauté, qu'il devine sous les voiles qui la couvrent. Il l'appelle « sa fiancée », sa « sœur » — sans doute parce qu'elle est comme lui, de race royale. Elle est une « source d'eaux vives », pareille aux « ruisseaux du Liban », un « jardin fermé » dont il espère que les parfums s'exhaleront pour lui. Tel est aussi le désir de son accordée royale, qui invite le roi à user de ses droits d'époux. Pendant qu'ils se retirent dans la chambre nuptiale, le chœur les accompagne de ce souhait :

Mangez, amants, buvez, enivrez-vous d'amour !

« Après cette scène, écrit M. Bruston, les tentatives de Salomon auprès de la jeune Sulammithe paraissent doublement odieuses. »

L'acte III (le IV^e^, d'après M. Bruston) s'ouvre par le récit d'un rêve que fait la Sulammithe aux almées ses compagnes :

J'étais endormie, mais mon cœur veillait...

Elle a cru, en songe, entendre la voix de son bien-aimé venant l'éveiller au matin, la tête encore « couverte de rosée », les boucles de ses cheveux « pleines des gouttes de la nuit ». Il la suppliait de lui ouvrir. Elle a refusé d'abord, sa tunique étant déjà dégrafée et ses pieds lavés, qu'elle craindrait de salir. Puis, émue de pitié, elle s'est levée cependant pour ouvrir. Mais son bien-aimé « s'en est allé, il avait disparu ». Longtemps elle l'a cherché, appelé, — mais en vain. Les « gardes qui font la ronde dans la ville » l'ont rencontrée, frappée et blessée, en lui faisant l'insulte de lui enlever son voile. Elle supplie les almées, les « filles de Jérusalem » qui l'entourent, si, plus favorisées qu'elle-même, elles rencontrent son bien-aimé, de lui faire savoir qu'elle est « malade d'amour ». — « Qu'a ton bien-aimé de plus qu'un autre » ? — lui demandent ses compagnes. Elle leur répond par une description enthousiaste de la beauté et de la bonté de celui qu'elle aime. — « Où est-il allé ? » lui demandent-elles encore. La Sulammithe répond qu'il est « descendu à son jardin, pour faire paître son troupeau parmi les lys », et elle répète qu'ils sont entièrement l'un à l'autre.

C'est alors que Salomon reparaît (CHAP. VI, 4 *et seq.*) Il a éprouvé déjà les résistances de la Sulammithe à ses avances, car, s'il la voit « belle comme Thirtsa ou comme Jérusalem », il la déclare aussi « terrible que des troupes sous leurs bannières » et il la prie de « détourner de lui ses yeux qui le troublent ». Il renouvelle pourtant ses instances avec ses compliments « bizarres ou identiques à ceux qu'il adressait naguère à sa nouvelle épouse ». Plus elle le repousse, plus il s'enflamme. Il va jusqu'à la mettre au-dessus des « soixante reines, des quatre-vingts concubines et des almées sans nombre » qui peuplent son harem. Mais la Sulam-

mithe, toujours « terrible », s'éloigne pour échapper à l'obsession ; ses compagnes la rappellent :

> Reviens, reviens, Sulammithe !
> Reviens que nous te regardions !

« — Qu'avez-vous à me regarder, répond-elle, comme une danse de deux chœurs ? » (1).

Le roi, cependant, est de nouveau près d'elle, et les feux de la convoitise s'allument en lui des refus mêmes de la Sulammithe. Après avoir énuméré de nouveau, décrit tous ses charmes, il se fait fort de la posséder de gré ou de force (VII, 9 et 10, *1re partie*), quand elle se dérobe encore (VII, 10, *2e partie*) en déclarant, plus énergiquement que jamais, qu'elle est à son bien-aimé et à lui seul, que tout son bonheur serait de demeurer au village avec lui, vivant de la vie simple et rustique, « allant aux vignes, dès le matin, voir si les pommes poussent, si la fleur s'ouvre, si les grenadiers fleurissent ». Elle a gardé pour lui les meilleurs fruits du verger. Que n'est-il son frère, allaité au même sein qu'elle ?... Elle pourrait le suivre partout, l'accompagner, l'amener à la maison de sa mère, sans risquer d'être « méprisée »...

> Que sa main gauche soit sous ma tête
> Et que sa droite m'embrasse !

Cette fois encore, le roi (ou le chœur) est touché de l'expression naïve et ardente à la fois de cet amour si simple, de cette fidélité si entière de la Sulammithe pour son Berger, et la même voix que nous avons en-

---

(1) Ou : comme une danse de *Makhanaïm*, autrement dit : comme un objet curieux ? — BRUSTON.

tendue déjà deux fois revient encore comme le refrain ou comme la moralité de la pièce :

Je vous en conjure, filles de Jérusalem,
N'éveillez pas, n'excitez pas l'amour
Avant qu'elle le veuille.

Nous voici au V[e] acte. Salomon dont la concupiscence a été désarmée, ou dont le cœur et la conscience ont été réveillés, touchés par l'invincible fidélité de la Sulammithe, a rendu la jeune fille à son fiancé qui l'a ramenée aussitôt dans sa famille, jusque « sous le pommier » où leur cœur pour la première fois s'éveilla à l'amour, auprès de « la maisou où sa mère l'a enfantée, lui a donné le jour ».

— « Mets-moi comme un sceau sur ton cœur, sur ton bras », lui dit la jeune fille émue et transportée.

Car l'amour est fort comme la mort...
Ses ardeurs sont de feu,
Une flamme de l'Eternel.
Les grandes eaux ne peuvent l'éteindre
Ni les fleuves le submerger.
Quand l'homme le plus riche offrirait
Tous les biens de sa maison contre l'amour,
Il ne s'attirerait que mépris et moquerie.

Nous avons dans ces versets-là comme le résumé du ame, son esprit, sa pensée maîtresse, sa conclusion. La pièce aurait pu, à la rigueur, finir là (1), car les deux tableaux suivants ne sont qu'une sorte d'appendice. Toutefois, les petits détails de ces deux tableaux ne laissaient pas sans doute d'être intéressants pour les pectateurs.

---

(1) « Obéissant à cette impression, j'ai arrêté ici la composition », écrit M. Jean Aicard, dans la préface de sa traduction en vers de *l'Eternel Cantique.*



« L'auteur a voulu donner une pensée à l'avenir, à l'enfant. » — « Nous avons une petite sœur. Que feronsnous d'elle au jour qu'on la recherchera en mariage? » se demandent les frères... Sera-t-elle pareille à un rempart (pour la fermeté, la constance) ou à une porte ouverte (pour la légèreté, l'inconstance) ?

Or, c'est au moment même où ses frères se posent cette question que la Sulammithe intervient et, se présentant à leurs yeux surpris, s'applique le premier terme de l'alternative qu'ils ont posée. « Je suis un rempart, moi », peut-elle leur dire : « Et je me suis défendue comme une tour imprenable ».

Alors j'ai été à ses yeux (*aux yeux du roi*)
Comme celle qui trouve la paix.

Salomon peut garder, louer ou aliéner, à son gré, sa vigne de Baal-Hamon ; il peut être « maître d'une multitude (1) » de sujets, d'almées et de cœurs soumis. Mais le cœur de la Sulammithe ne dépend que d'elle.

Ma vigne, qui est à moi, je la garde.

Non pas pour elle, cependant, mais pour le Berger qu'elle a préféré au Roi, pour le Bien-Aimé à qui, à travers toutes les séductions et toutes les épreuves, elle a gardé saufs son cœur et sa foi.

Il intervient à ce moment, voulant ouïr la voix de sa bien-aimée, entendre encore son chant d'amour :

O toi qui habites ces jardins,
Des amis prêtent l'oreille à ta voix.
Daigne me la faire entendre.

Mais elle, soit par crainte de quelque danger qu'il

(1) C'est ce que signifient, en hébreu, les mots : *Baal-Hamon*.

pourrait courir en restant si près d'elle, du fait de ses frères, peut-être encore mal disposés, soit par un scrupule d'exquise chasteté, impose silence à ses désirs, qui seraient pour qu'il demeurât longtemps, longtemps, toujours ! Et le poème, le drame se termine sur ces paroles à la fois douloureuses et tendres :

Fuis, ô mon bien-aimé,
Sois semblable à la gazelle ou au faon des biches
Sur les montagnes pleines d'aromes.

Comme il apparaît clairement par cet exposé, le *Cantique des Cantiques* est le poème de l'amour, du véritable amour, profond, sincère, fidèle, monogame (de l'unique pour son unique), aux prises, en lutte avec les séductions de la sensualité, dans un temps et dans un milieu où la polygamie, favorisée par l'exemple des princes et des grands, faisait rage, faussant et corrompant l'image, le caractère et la nature même de l'amour. Comme l'a écrit M. Fréd. Godet (1), de même que « Job, c'est la fidélité aux prises avec les assauts de la souffrance, Sulammithe, c'est la fidélité aux prises avec les séductions de la jouissance ». L'intérêt, la vie du drame est dans cette lutte, dont la fidélité sort enfin victorieuse, triomphante, ayant prouvé que rien ne peut la séparer, non pas même la mort ou le sépulcre, de cet amour qu'elle a éprouvé aussi fort que ce qu'il y a de plus fort et de plus irrésistible au monde.

« Ce poème — conclurons-nous avec M. Bruston — est donc la glorification de l'amour vrai, pur, désintéressé, fidèle, par conséquent de la monogamie ». Qui

(1) *Etudes Bibliques*, 1er vol., Ancien Testament.

oserait dire qu'un tel livre soit indigne de figurer au nombre des écrits sacrés ? « Il manquerait quelque chose à la Bible, a dit Niebuhr (1), s'il ne s'y trouvait une expression pour le plus profond et le plus fort des sentiments de l'humanité. »

Cette explication du *Cantique des Cantiques*, si satisfaisante qu'elle soit au point de vue moral, n'épuise pas sa valeur d'édification, et rien n'empêche, comme nous l'avons indiqué déjà, de greffer sur elle une interprétation anagogique. Sans doute l'inspiration divine ne se démontre pas ; mais à qui procède de l'Esprit, à qui ne la rejette pas de parti pris, elle se montre. L'inspiration de la Bible, de toute la Bible, est un « postulat » de la religion chrétienne. Ce postulat admis, il est naturel pour les âmes fidèles de ne pas se contenter d'une exégèse purement rationaliste qui réduirait le *Cantique* à n'être qu'un plaidoyer poétique et moral en faveur de la monogamie et de la fidélité dans l'amour conjugal. Une sorte d'instinct pieux les invitera toujours à y chercher, comme dans toutes les autres pages du Saint Livre, les vues d'une Révélation qui dépasse les horizons de la terre et les relations des terrestres amours, même les plus exemplaires et les plus pures.

« Mes pensées ne sont pas vos pensées », dit toujours l'Eternel aux hommes nés de chair. Ceux qui sont « nés de Dieu » peuvent seuls scruter le secret des pensées de l'Eternel et pénétrer dans le sanctuaire où toutes ses paraboles révèlent leur sens mystérieux. « Pour

---

(1) Cité par M. Bruston.

vous, disait Jésus aux Disciples, il vous est donné de connaître le mystère du Royaume des cieux ; mais, pour les autres, tout reste à l'état de paraboles, de sorte qu'en voyant ils ne voient point et qu'en entendant, ils ne comprennent point (*Luc*, VIII, 10). »

Pour tous ceux donc qui, comme les premiers chrétiens, trouvent la personne de Jésus-Christ annoncée, décrite dans l'Ancien Testament, le *Cantique* du Bien-Aimé s'éclaire de lueurs célestes, de clartés surnaturelles.

Souvenons-nous que l'Eternel, parlant par la bouche des Psalmistes et des Prophètes inspirés, s'est lui-même comparé plus d'une fois au « Berger » qui garde son peuple comme un pâtre son troupeau (*Ps.* XXIII ; *Esaïe*, XL, 11 ; *Jérémie*, XXXI, 10, etc.) ; que le Seigneur Jésus, s'est aussi appliqué cette similitude (*Math.* IX, 36, XXV, 32, XXVI, 31 ; *Jean*, X, 2, 11, 14, 16). La comparaison de l'Époux n'est pas moins fréquente dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. « Celui qui t'a formée sera ton Epoux, l'Eternel est son nom et ton Rédempteur, le Saint d'Israël...(*Esaïe*, LIV, 5 ; voir aussi LXI, 10, LXII, 5, etc.) « J'avais été comme leur Epoux, dit l'Eternel »(*Jér.* XXXI, 32). « Le temps viendra que l'Epoux leur sera ôté » (*Math.* IX, 15 ; *Marc*, II, 20 ; Luc, V, 35).« Voici l'Epoux qui vient ; sortez au devant de lui » (*Math.* XXV, 6). « Celui qui a l'Epouse est l'Epoux » (*Jean*, III, 29). « Je vous ai fiancés à cet unique Epoux, qui est Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge pure » (II, *Cor.*, XI, 2), etc.

Tous ces passages et d'autres encore qu'on pourrait citer n'autorisent-ils pas à penser que le chaste et fidèle amour de la Sulammithe pour son Berger, le fiancé, l'unique de son âme, peut être l'image, la figure de l'amour divin tel que Dieu, le Pasteur des peuples,



et Jésus-Christ, le Bon Berger qu'il a envoyé, est en droit de l'attendre de l'âme qu'Il a créée, rachetée, sauvée, « aimée le premier ».

Selon cette conception, Salomon, avec ses richesses, les perles, les joyaux, les louanges charnelles et les mensonges d'amour qu'il prodigue, symboliserait le « monde », avec les séductions et les voluptés menteuses dont il assaille et tâche de circonvenir toute âme fidèle, surprenant parfois les élus mêmes, pour les séduire s'il était possible (*Marc*, XIII, 22) et les séparer, si possible encore, de l'amour dont Dieu les a aimés en Jésus-Christ (*Rom.* VIII, 39).

Mais heureusement, comme dans le drame du *Cantique* qui eut pour théâtre le harem de Salomon, l'Amour divin veille sur ses élus. Celui qui pria pour Pierre afin que sa foi ne défaillît point (*Luc*, XXII, 32) et qui a dit à ses disciples : « Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais, prenez courage : j'ai vaincu le monde ! » est le même aujourd'hui qu'il était hier, qu'il sera éternellement. Les créatures qui soupirent, dans leur prison de chair et de vanité, seront par Lui délivrées de leur servitude pour entrer dans « la liberté glorieuse des enfants de Dieu », pour rejoindre l'Epoux divin, ou dans la Salle de noces, comme dans la parabole évangélique, ou sur la Montagne des aromates, comme dans la conclusion du *Cantique*.

Nous sommes ainsi ramenés, après un circuit, à l'interprétation mystique et édifiante que les siècles de foi et d'orthodoxie avaient faite du « Cantique de Salomon ». Nous y revenons, portés sur les ailes de la foi, mais sans avoir faussé compagnie à la raison ni perdu de vue les lignes indicatrices tutélaires d'une saine critique. Nous y revenons, par une route plus sûre, débarrassée des ronces de tant de gloses aveuglantes et des

lianes de tant de commentaires inextricables. Nous y revenons, voyant clair, après le départ fait, dans le poème inspiré, entre ce qui est de la chair et ce qui est de l'esprit, entre l'image de la séduction et l'emblême de la fidélité, et, comme dans le livre de Job, entre le moment où c'est le Tentateur qui parle et l'heure où c'est la voix de Dieu qui se fait entendre.

Si vraiment tout cela devient clair pour le lecteur comme cela l'est devenu pour nous, et si le *Cantique par excellence* devient plus précieux encore aux âmes chrétiennes, grâce à cette intelligence plus nette du plan du saint livre, nous bénirons l'Esprit du Dieu de lumière qui nous aura donné de contribuer, après d'autres, à replacer sous un jour où toutes ses facettes s'éclairent et brillent du plus vif éclat, ce beau, cet étincelant joyau du riche écrin de la Parole de Dieu.

Est-il besoin maintenant de justifier la forme sous laquelle se présente cette traduction ? Si cette forme du vers,de la prosodie rythmique et rimée a jamais été à sa place, qui ne voit que c'est ici, et alors qu'il s'agit de rendre de la manière la plus adéquate possible l'effet du plus poétique et du plus rythmique de tous les poèmes ?

Nul sujet n'a jamais plus excité de tout temps l'œstre des poètes que celui de l'amour, et, pour peindre la beauté de la bien-aimée ou du bien-aimé, l'infinie nature, en son soleil, en ses astres, en ses fleurs, en ses parfums, en toutes les richesses de sa palette et de ses coloris, a été sans cesse exploitée et mise à rançon. Mais aucune gerbe de ces fleurs choisies qu'assemble la main et l'art des poètes n'a su montrer autant que dans le *Cantique des Cantiques* ce lien, cette harmonie intime et préétablie entre l'âme et la nature, entre

l'amour et la beauté, entre les ardeurs de la passion et celles « des flammes de l'Eternel »; entre les soupirs des cœurs embrasés et les doux parfums qui s'exhalent des lys, des troènes, des vignes nouvelles ou des pommiers en fleur ; entre la suavité qu'on trouve à tout ce qui tient à l'objet aimé, et le charme, les grâces de tout ce qui se meut, respire et palpite autour de nous ; depuis le noble « cheval attelé au char de Pharaon », depuis la svelte gazelle et le « faon des biches », jusqu'aux colombes et aux tourterelles qui se baignent aux ruisseaux qui « découlent du Liban ».

C'est ce qu'a senti, « un beau matin de mai, à la campagne, en Provence », un poète de notre génération, M. Jean Aicard, à qui l'idée est venue alors de traduire en vers le *Cantique* (1) et qui nous initie comme suit aux impressions d'où son œuvre est sortie.

« Une Bible ouverte traînait sur ma table. Le souffle « du matin en souleva les feuillets. Un accord se fit « dans ma pensée entre certaines images, sans lien en- « tre elles, qui m'étaient restées du *Cantique*, et le ta- « bleau du vivant renouveau encadré par ma fenêtre... « Je cherchai la page du *Cantique* et je lus.

« Un charme m'envahit. La nature avait pris une voix... « Cette voix, qui m'arrivait du fond de tant de siècles, « me paraissait en même temps sortir d'une petite fleur « rougissante, tremblante et pâle, qu'un amandier voi- « sin tendait à portée de ma main jusqu'au bord de ma « fenêtre. D'un bout à l'autre, je lus, sans arrêt, attentif « au développement d'une composition musicale, lyri- « que, sans pareille... Et l'œuvre m'apparaissait de-

(1) *L'Eternel Cantique*, par Jean Aicard. Paris, Fischbacher, 1885.

« bout, vivante et parlante, en pleine unité. Je regrettai « aussitôt qu'une œuvre si essentiellement lyrique ne « se présentât nulle part aux lecteurs français avec le « secours du rythme et de la rime, que les mélodies du « *Chant des Chants* ne pussent leur arriver soutenues « par une harmonie prosodique. »

M. Jean Aicard s'est donc mis à l'œuvre pour « essayer », comme il dit lui-même, de « faire un *Cantique* en vers français ». Mais il en a pris à son aise avec le plan du poème sacré, tout d'abord parce qu'au lieu d'y reconnaître un drame sur un épisode moral ou spirituel, il n'y a vu qu'une ode, une ode d'amour, à deux voix, de deux personnes seulement. Aussi, sa version poétique, si heureux que soient quelques-uns de ses détails de style, n'en est pas moins une « trahison » de la pensée de l'auteur sacré. Il faut la ranger, pour être juste, dans la catégorie des « belles infidèles » (1).

---

(1) Chez Lemerre paraissait (également en 1885) le *Cantique des Cantiques*, traduction en vers d'après la version de M. Reuss, par Jean Lahor. Pour lui, « le Cantique est le *diwân* d'un poète inconnu, peut-être d'un poète populaire, qui vécut sans doute au temps de Salomon, et qu'éblouit la cour de ce roi somptueux, véritable Haroun-er-Reschid des imaginations hébraïques, mais qu'éblouit et ravit plus encore la beauté de sa Sulamite. »

On nous signale aussi, comme ayant été joué récemment au « Théâtre d'art », le *Cantique des Cantiques*, drame en vers par Paul Roinard. Mais on n'a pu nous dire si cette œuvre a été publiée en librairie.

Un seul auteur français, à notre connaissance, avant les deux que nous venons de citer, s'était aussi essayé à ce travail, qui lui a fourni la matière d'un grand in-8° : *Le Cantique des Cantiques en vers français, d'après l'hébreu, avec le texte de la Vulgate annoté et l'interprétation conforme aux monuments de l'orthodoxie*, par Alexandre Guillemin, 1839. Les vers en sont honnêtes, et sur l'interprétation « conforme..., etc. » nous avons déjà dit notre sentiment.

Avant M. Jean Aicard, Victor Hugo s'était aussi placé, et non sans y trouver profit pour l'essor de quelques-uns de ses grands coups d'aile, sous l'inspiration du sublime *Cantique*. Dans son recueil posthume, *la Fin de Satan*, le *Cantique de Bethphagé* n'est guère autre chose qu'une broderie, tissée au point de France, avec des fils d'or empruntés au fuseau de la poésie hébraïque et courant sur un canevas qui rappelle aussi celui de l'auteur sacré.

Combien nous aurions voulu pouvoir lui emprunter, pour les substituer aux nôtres, des vers comme ceux-ci :

L'ombre des bois d'Aser est toute parfumée.
Quel est celui qui vient par le frais chemin vert ?
Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-aimée ?
Il est jeune, il est doux. Il monte du désert
Comme de l'encensoir s'élève une fumée...

Ou encore ceux-ci :

De la montagne de l'encens
A la colline de la myrrhe,
C'est lui que souhaitent mes sens
Et c'est lui que mon âme admire.
. . . . . . . . . . . . .
S'il savait à quel point je l'aime, il pâlirait.
Viens ! le lis s'ouvre ainsi qu'un précieux coffret,
Les agneaux sont dans la prairie.
Le vent passe et me dit : Ton souffle est embaumé !
Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé,
Toute la montagne est fleurie.

J'ai cherché dans ma chambre et ne l'ai pas trouvé !
Et j'ai toute la nuit couru sur le pavé,
Et la lune était froide et blême,
Et la ville était noire, et le vent était dur,
Et j'ai dit au soldat sinistre au haut du mur :
Avez-vous vu celui que j'aime ?

C'est assurément une grande témérité, après de tels essais signés, ce dernier surtout, du nom d'un tel maître, d'avoir risqué à notre tour cet essai d'une traduction en vers du *Cantique des Cantiques*. Malgré tout le plaisir que nous avons eu à notre travail, nous trouvant suffisamment payé par ce plaisir même, nous l'aurions probablement laissé dormir en portefeuille, — car nous ne nous faisons guère illusion sur notre talent poétique, — si nous n'avions été amené, par les encouragements de quelques amis indulgents, à croire que ce travail pourrait plaire à d'autres qu'à nous et profiter même à quelques-uns.

Cette traduction, peut avoir, en effet, un double avantage : celui de vulgariser, avec les interprétations de la critique la plus moderne, l'intelligence d'un livre tenu jusqu'alors parmi les plus obscurs du Recueil sacré et celui de montrer, en reproduisant et transportant, autant que faire se peut, dans notre langue, le tour rythmique et poétique de l'original, l'effet que ce petit drame, « œuvre d'une haute portée morale » (1) et vraisemblablement d'un profond symbolisme religieux devait produire sur les spectateurs, si, comme M. Bruston le laisse supposer, il fut joué autrefois sur d'humbles scènes de campagne, dans la « Montagne d'Ephraïm », au royaume des Dix Tribus.

Qu'on nous permette un dernier mot. Quoiqu'elle convienne à tous les temps et à tous les lieux, jamais, peut-être, la grande leçon d'amour et de fidélité dans l'amour que nous donne *le Cantique* ne convint-elle mieux qu'aux femmes et aux hommes de notre âge et

(1) Bruston, *La Sulammite*, p. 45.

de notre pays de France, en cette triste « fin de siècle », où la conception, la notion même de l'amour est tellement profanée, salie, méconnaissable dans la peinture qu'en font la plupart des écrits du jour qu'on pourrait la croire perdue, si, comme la colombe du *Cantique,* on ne savait qu'elle a son refuge dans les parois escarpées, dans les hautes retraites des cœurs purs. A la scène, dans les romans et nouvelles dont on multiplie les éditions, dans les vers les mieux ciselés de nos poètes du jour, de ceux qu'on encense et qu'on décore, le libertinage le plus éhonté, l'adultère affiché, cynique, règnent en maîtres. Cette littérature empoisonnée, mortelle aux âmes, fatale surtout à l'amour qu'elle dégrade et qu'elle tue, est encore secondée, dans son œuvre volontairement corruptrice, par le pinceau ou le crayon d'un art également lascif et libertin. Autant ou plus qu'au temps du schisme d'Israël ou de la décadence de Rome, la fétide marée des débauches et des vices monte à flots débordants et vient battre les murs de notre société qu'elle ébranle ou dissout. Le mariage n'est trop souvent qu'un pur trafic, un marchandage des dots plus encore que des corps, un contrat notarié que l'adultère et le divorce déchireront parce que l'amour ne l'a pas dicté, ni la fidélité scellé. Dans les faits, sinon dans les lois, la polygamie a pris la place du mariage chrétien, de la foi jurée, de l'union indissoluble de deux cœurs ayant pris le ciel à témoin de leurs serments éternels. Où tombera-t-on, dans quelles fanges ou dans quels abîmes, si cette décadence se poursuit ? Et d'où nous viendra le salut, le relèvement des mœurs et des âmes, sinon d'un renouveau du pur amour, d'un retour aux sources pures, sous les lys, aux « ruisseaux de lait où boivent les colombes » ? Elevons

les yeux vers les montagnes de l'éternelle inspiration ! Le « Bien-Aimé », le « Berger » céleste qui fait paître ses brebis parmi les lys ne s'est pas éloigné de nous tellement que tout espoir soit perdu de le revoir jamais. Que dis-je ? il a prévenu nos appels. « Il se tient à la porte et frappe. » Laissons-le donc entrer dans nos âmes comme dans son enclos, en répétant pour lui le chant de la Sulammithe :

Il m'aime. Pour toujours à Lui mon sang, mon être !
Oui, je suis à mon bien-aimé,
Comme les brebis qu'Il fait paître
Dans son champ de lys parsemé.

LE

# SUBLIME CANTIQUE

## (CANTIQUE DES CANTIQUES)

## DRAME SACRÉ

---

« Job, c'est la fidélité aux prises avec les assauts de la souffrance. Sulammithe, c'est la fidélité aux prises avec les séductions de la jouissance. » (F. GODET).



## ACTE PREMIER

**Dans le harem de Salomon, à Jérusalem.**

### PARMI LES ALMÉES

UNE ALMÉE

*(A ses compagnes, en parlant du Roi)*

Qu'il me baise à son gré des baisers de sa bouche !...

*(Le Roi fait son entrée ; elle s'adresse à lui)*

Car tes amours, ô Roi, plus que les vins exquis,
Plus que l'ambre et l'iris qui parfument ta couche
Enivrent tous nos cœurs par leur charme conquis...

*(Le Roi passe, se dirigeant vers ses appartements).*

CHŒUR D'ALMÉES

*(S'adressant à Salomon)*

Ton nom comme un parfum se répand, ô grand Roi !
C'est l'arome qu'une huile odorante dégage !
Nous t'aimons. Toute femme est à tes pieds. Prends-moi !
Nous courrons après toi. Prends-nous sur ton passage !

*(Salomon, sans leur répondre, entre dans ses appartements).*

LA SULAMMITHE

*(Elle entre, entraînée par des eunuques)*

[ Où suis-je ? Ce palais, ces murs, ces franges d'or,
Ces tapis d'écarlate et ces femmes assises ! ]

Introduite au harem du Roi !... [ Rêvé-je encor ?...
Tout vacille à mes yeux en formes indécises !... ]

CHŒUR D'ALMÉES

[ Pourquoi ton trouble et ton effroi ? ]
Nous voulons fêter ta venue,
Ton entrée aux chambres du Roi,
Tes amours, ta grâce ingénue.
Oui, nous célébrerons en chœur,
Plus que le miel et le vin même,
Tes amours, ton charme vainqueur,
Car c'est à bon droit que l'on t'aime !

LA SULAMMITHE

O filles de Jérusalem !
[ Laissez ! Mon cœur n'est pas aux gaîtés du harem !
Mon cœur est au Berger qui me trouve assez belle...
Est-ce lui dont la voix dans le lointain m'appelle ?... ]
Oui, belle quoique noire, humble fleur de Sulem,
Comme les pavillons du Roi, comme les tentes
De Kédar !... [ O le temps où tous deux, par les sentes,
Nous devisions d'amour sous l'horizon vermeil !.. ]
Vous regardez mon teint bruni ?.. C'est le soleil
Qui m'a hâlée ainsi, quand les fils de ma mère
Emportés contre moi d'une aveugle colère,
M'ont commise à garder, sur les coteaux voisins,
Les sarments déjà lourds du poids des noirs raisins.
Mais las ! ma vigne à moi je ne l'ai pas gardée !
D'un amour qui m'étreint mon âme est possédée.
Dis-moi, toi que j'adore, ô berger d'En-Guédi,
Où tu fais reposer tes brebis, à midi,
De peur que me voyant errante par la prée
Les pâtres d'alentour ne me croient égarée...

UNE ALMÉE

*(S'adressant à la Sulammithe avec ironie)*

Belle entre les beautés, va-t-en, si tu n'as pas
Su le trouver encore ; oui, porte ailleurs tes pas !
Puisque le nom d'un pâtre est ainsi sur tes lèvres,
Va le chercher aux champs, aux parcs, dans les vergers.
Suis-le ! Suis le bétail et fais paître tes chèvres
Près des cabanes des bergers !

LE ROI

*(Revenant et s'adressant à la Sulammithe, qu'il contemple)*

Ainsi que ma cavale, à l'encolure altière,
Qu'on attelle indomptée aux chars de Pharaon,
J'admire, ô Sulammith, ta taille haute et fière...
[Plus que l'or qui sertit au pectoral d'Aaron
Sur l'éphod de fin lin la symbolique gemme,
Le bronze frissonnant de ton cou brille] et j'aime
Ta joue où la grenade a mis sa fleur de sang.
Le simple coloris de ces perles nacrées
Donne à ta gorge émue un lustre éblouissant ;
Or, je te veux superbe entre les plus parées !
Oui ! je te donnerai des perles par milliers...

UNE ALMÉE

*(S'adressant à la Sulammithe)*

D'or et de points d'argent nous ferons tes colliers...

LE ROI

[Mais plus que tous ces dons, les doux mots de ma bouche
Dompteront les refus de ta beauté farouche !]

*(Salomon s'éloigne et se promène dans le harem).*

LA SULAMMITHE

(*A part...*)

[Tandis qu'autour du Roi, l'astre de sa grandeur
Eblouit deux cents yeux fixés sur son visage,]
Mon nard dans le secret répand sa douce odeur.
[Du berger d'En-Guédi je ressaisis l'image...
C'est lui, mon bien-aimé ! Je lui parle, il m'entend.
Nous n'avons pas, nous deux, de cœur faible ou volage,
Notre amour est profond et fidèle et constant !...] (1)
« Je sens, ô bien-aimé, sur mon sein ton haleine
« Comme un bouquet de myrrhe aux jardins du midi,
« Comme un rameau chargé de grappes de troëne
« Des vignes d'En-Guédi... »

« — *Je t'aime, ô bien-aimée, ô belle ! Tes beaux yeux*
« *Sont des colombes blanches.* »

« Je t'aime, bien-aimé, beau comme un astre aux cieux,
« Nos lits sont les pervenches ! »

« — *Nos toits sont le couvert protecteur des forêts.*
« *Les cèdres sont nos murs, nos lambris et nos plinthes.*
« *Nos colonnes sont les cyprès*
« *Et nos arceaux les térebinthes...* »

« Je suis un narcisse des champs,
« La fleur de Saron, blanche et constellée,
« Je suis un lys de la vallée.

« — *Près de toi les chevreuils semblent laids et méchants.*
« *Comme un lys dans les houx aux piquantes aiguilles*
« *Telle tu m'apparais parmi les jeunes filles.*

« Comme un pommier parmi les arbres des forêts,
« Quand le soleil d'Elul rougit l'or de ses pommes,

---

(1) C'est avec son bien-aimé, dont son extase évoque la présence, qu'elle échange le dialogue suivant.

« Tel est mon bien-aimé parmi les jeunes hommes.
« J'ai désiré m'asseoir sous son ombrage frais,
« Sous sa voûte établir ma couche,
« Et son fruit est doux à ma bouche...
« Avec lui menez-moi dans la Maison du Vin (1),
« Clos du bonheur et couvert de la joie,
« Que sur moi ta bannière, Amour, Amour divin,
« Soit l'oriflamme qu'il déploie !...
« Donnez-moi le gâteau par l'aneth parfumé
« Le vin pur dont l'ambre étincelle ;
« Soutenez-moi, mon cœur chancelle
« De bonheur et d'amour pâmé...
« Ta main gauche entourant ma tête qui défaille
« Et ta droite enserrant ma taille,
« Embrasse-moi, mon bien-aimé ! »

(*Elle s'endort dans l'extase.*)

UNE VOIX (2)

O filles de Jérusalem, Almées,
Laissez dormir ses sens et se fermer ses yeux !
Par les biches des champs fuyant sous les ramées,
Par les chevreuils légers, par leurs bonds gracieux,
Par les faons blottis sous la feuille,
N'excitez pas l'amour dans son cœur soucieux
Avant qu'elle y consente elle-même et le veuille !

---

(1) « Je suppose, écrit M. Bruston, que Beth-ha-Yaïn (la Maison du Vin) était le nom de la contrée ou du village voisin de Sulem, où habitait le berger aimé de la Sulammite. Dans un pays de vignobles comme celui où ils vivaient, il pouvait y avoir un village nommé ainsi, comme il y avait ailleurs un Beth-hak-Kézem (la Maison de la Vigne), deux Beth-léhem (Maison du Pain), etc. »

(2) Soit celle du chef des Eunuques ou celle d'une almée s'adressant à ses compagnes ; ou peut-être aussi celle du Roi revenu vers la Sulammithe et la contemplant endormie.

**LA SULAMMITHE**

(*A demi-réveillée, mais toujours extatique. Elle se croit dans la maison de sa mère.*)

Mon bien-aimé ! C'est lui ! C'est sa voix que j'entends !
L'aube à peine blanchit les lointaines collines,
Il accourt, bondissant par monts et par ravines,
Celui qu'avant l'aube j'attends !
Plus léger que la biche ou le faon des gazelles,
Il saute, il vole, il a des ailes.
Il n'est plus de moi séparé
Que par l'étroit mur qui nous garde.
Du seuil il franchit le degré
Et par le treillis il regarde.
Son front comme son cœur est sans crainte et hardi :

« *Lève-toi*, dit-il, *ô ma fiancée*,
« *Le temps froid n'est plus; le vent du Midi*
« *Chassant devant lui la brise glacée*
« *Fait germer les fleurs au sol attiédi.*
« *La pluie a cessé*; *le gai renouveau,*
« *Sous le vent plus chaud, féconde la nue;*
« *Les fleurs font au sol un tapis nouveau;*
« *L'heure de chanter, d'aimer, est venue.*
« *Les vergers sont pleins de chants et de nids*,
« *D'aromes légers*, *de frôlements d'ailes;*
« *On entend aux bois les concerts bénis*
« *Des chardonnerets et des tourterelles.*
« *Les fruits du figuier donnent leur odeur;*
« *Un doux parfum sort des vignes en fleur...*
« *Serais-tu, ma belle*, *encore endormie ?*
« *Lève-toi, c'est l'heure*, *ô ma douce amie,*
« *Ma blanche colombe !... oh ! parais, descends*
« *Des hautes parois de ton roc sauvage !...*,
« *Que j'entende encor ta voix et tes chants !...*

*Si beaux sont tes yeux, si beau ton visage,*
*Que tout mon bonheur est quand je les vois,*
*Et tout mon transport quand tu fais entendre,*
*Plus douce qu'un luth, ta voix pure et tendre,*
*Si beaux sont tes chants, si douce est ta voix !* »

hut ! ô bien-aimé ! J'entends des voix moins douces.

e : « *Allons ! Debout ! Et sans plus de retards !*
*es-nous les renards qui ravagent les pousses*
*os vignes en fleur ! Sus aux petits renards* !

nais à moi ton cœur, à toi mon sang, mon être !
Oui, je suis à mon bien-aimé
Comme les brebis qu'il fait paître
En son champ de lys parsemé...
vant que le jour ne se lève et que l'ombre
ı pas alangui ne fuie en la nuit sombre,
ıs à travers monts, léger comme le daim,
rs et viens cueillir les fleurs de ton jardin !...

. . . . . . . . . . . . . . .

Il est parti ! Depuis cette heure,
Mon ami n'est plus revenu !
Malheureuse et seule, je pleure
Sur lui, sur son sort inconnu.
J'ai cherché d'une ardeur extrême,
Couchée ou debout, nuit et jour,
Celui que toute mon âme aime
D'un immuable et tendre amour...
n vain !... J'ai cherché sans retrouver ses traces,
ne suis levée et me suis dit : J'irai
s chemins battus, les carrefours, les places,
ıt, pour retrouver mon trésor égaré !...
nduit en cent lieux ma recherche inutile,
ruet qui faisait la ronde par la ville

M'a rencontrée errante, et j'ai dit : « Avez-vous
Trouvé le bien-aimé dont l'amour m'est si doux ? »
A peine dépassés, le voici ! c'est lui-même !...
Oui, j'ai trouvé, saisi celui que mon cœur aime :
« Bien-aimé, c'est donc toi, c'est toi !
« Où donc avais-tu fui ? Pourquoi ?...
« Je ne veux plus que rien m'arrache
« De tes bras !... A toi je m'attache,
« Et mon cœur sur ton cœur, mes pas suivant tes pa
« Bien-aimé, je te tiens, je ne te lâche pas
« Que je n'aie avec toi franchi le seuil de pierre
« De la maison rustique où demeure ma mère
« Et qu'en la chambre même où j'ai reçu le jour
« Elle n'ait béni notre amour ! »

. . . . . . . . . . . . . . . . .

*(Elle retombe en son sommeil extatique*

UNE VOIX

*(La même que précédemment)*

O filles de Jérusalem, Almées,
Laissez dormir ses sens et se fermer ses yeux !
Par les biches des champs fuyant sous les ramées,
Par les chevreuils légers, par leurs bonds gracieux,
Par les faons blottis sous la feuille,
N'excitez pas l'amour dans son cœur soucieux
Avant qu'elle y consente elle-même et le veuille.

# ACTE II

La scène est à Jérusalem, près d'une des portes de la ville (la porte du Nord ?) On voit venir une litière escortée de gardes. Elle amène une princesse, probablement Tyrienne, qui a le rang d'épouse et dont le peuple et le chœur célèbrent l'arrivée et les noces.

## LE ROI ET LA PRINCESSE ÉTRANGÈRE

### I

UN SPECTATEUR

Quelle est celle qui vient, qui monte du désert
Par la route du Nord, par le chemin d'Aser,
De myrrhe et de nard parfumée ?

AUTRE SPECTATEUR

Sur des bassins portés par des hommes puissants
D'odorantes vapeurs d'aloès et d'encens
Font des nuages de fumée.

UN AUTRE

Voici la litière du Roi !
Soixante guerriers autour d'elle
Dont l'aspect seul glace d'effroi
Lui font une escorte fidèle.
Tous armés de la lance, exercés au combat,
Ils s'avancent, fiers, taciturnes,
Et pour parer aux chocs, aux alarmes nocturnes,
Sur leurs jarrets de fer le glaive d'acier bat.

UN HÉRAULT

*(Précédant la litière royale et s'adressant aux Almées)*

Filles de Sion, sortez, contemplez
Le roi Salomon dans sa gloire!
A sa main le sceptre d'ivoire,
Sur son front la couronne aux joyaux étoilés
Dont Bethsabé sa mère a couronné sa tête,
Pour ce grand jour d'hymen, d'allégresse et de fête.

*(La litière royale, après avoir parcouru la ville, rentre dans le palais, portant le Roi et la Princesse.)*

## II

Dans le palais de Salomon

LE ROI

*(S'adressant à la royale épousée encore voilée)*

Ta beauté me ravit. Sous ton voile, tes yeux
Sont des colombes blanches.
Tes cheveux sur ton col à longs replis soyeux
Tombent en avalanches ;
Telle et non moins épaisse est la riche toison
Des chèvres qu'on rappelle
Des monts de Galaad, quand revient la saison
De la tonte nouvelle.
Les perles de tes dents sont splendides à voir
En leur blancheur nacrée,
Pareilles aux brebis qui montent du lavoir
En troupe bien serrée...
Tes lèvres sont les fils, trempés dans le carmin,
D'une riche torsade ;
Tes tempes, sous ton voile, ont l'éclat purpurin
Des tranches de grenade.

Ton cou se dresse, ferme et fier, tel que la Tour
De David, où mes capitaines
Pendent leurs boucliers et rangent alentour
Les armures que par centaines
Manieront leurs bras triomphants.
Tes deux seins sont comme des faons,
Les faons jumeaux d'une gazelle,
Qui, les reins lustrés et polis,
Paissent aux champs l'herbe nouvelle
Parmi les muguets et les lys.
Avant l'éveil du jour naissant, avant que l'ombre
De son pas alangui fuie avec la nuit sombre,
J'irai pour m'imprégner de ses parfums puissants
A la montagne de la myrrhe,
A la colline de l'encens...
O toute belle, je t'admire !
Pas une tache n'est en toi...
Tu viens, fleur du Liban, ma sœur, ma fiancée,
Oui, tu viens du Liban pour moi.
Tes yeux ont vu l'Hermon à la cime élancée,
Le Senir sourcilleux, le neigeux Sirion,
Plein d'antres sourds, où le lion
Et le léopard ont leur gîte....
Mais quel trouble nouveau tient mon âme et l'agite ?
Par quel charme étrange et vainqueur
Un seul de tes regards, mon épouse, ma reine,
Un fil de tes colliers attache-t-il mon cœur,
Captif et ravi sous sa chaîne ?
Quel charme a ton amour, quel prix pour ton époux !
Meilleur est-il cent fois que la liqueur des treilles !..
Auprès de tes parfums nul arome n'est doux.
Ta bouche a pris son miel aux ruches des abeilles ;
Tes lèvres ont un goût d'ambroisie et de lait ;
Une suave odeur sort des plis de tes voiles,

Plus douce que l'iris et que le serpolet :
C'est l'odeur du Liban sous le ciel plein d'étoiles !..
Pour tous, hors pour moi seul, tu n'as que du dédain,
O mon enclos fermé, ma fontaine scellée !
Les fleurs de ta beauté me forment un jardin
Dont seul je sais la porte et seul connais l'allée.
Le grenadier pliant sous ses fruits rougissants,
Le troëne et le nard, et le cypre et la myrrhe
Tous les bois odorants, toutes les fleurs d'encens
Jettent leur doux parfum dans l'air que j'y respire...
J'aime ma source des jardins,
Ma fontaine close aux eaux vives,
Mes ruisseaux du Liban, dont les lys et les thyms
Parfument les riantes rives...
Aquilon, Autan, lève-toi !
Passez, brise douce et rafale !
Soufflez sur le jardin du roi,
Et que le parfum s'en exhale !

L'ÉPOUSÉE ROYALE

Oui, qu'il vienne mon bien-aimé !
Tout mon domaine est son enclave ;
Qu'il entre en son jardin fermé !
Je suis sa serve et son esclave.

LE ROI

J'entre dans mon jardin, mon épouse, ma sœur !
Dans sa myrrhe et ses fleurs je viens dresser ma table,
De mes rayons de miel savourer la douceur,
Et boire mon vin pur et mon lait délectable.

LE CHŒUR

Tous nos cœurs avec vous sont joyeux en ce jour ;
Mangez, amants, buvez, enivrez-vous d'amour !

# ACTE III

## Dans le harem de Salomon

### LA SULAMMITHE ET LES ALMÉES

LA SULAMMITHE

*(Elle se réveille et raconte à ses compagnes, captives comme elle dans le harem, soit un rêve qu'elle a fait, soit les souvenirs d'une visite réelle de son bien-aimé, du temps où elle habitait encore avec ses frères.)*

Mon cœur veillait bien qu'endormie...
Qui frappe?... C'est bien lui! Je l'entends... doux émoi
« — *Ouvre-moi, ma sœur, mon amie!*
« *Ma colombe parfaite et charmante, ouvre-moi!*
« *Des larmes du matin ma tête est arrosée,*
« *Mes cheveux sont couverts de perles de rosée...* »
— « Ma tunique est défaite, et qui l'agraferait?
L'onde a baigné mes pieds, le sol les salirait... » —
Or, tandis qu'il passait sa main par la fenêtre,
Moi je sentais pour lui s'émouvoir tout mon être,
Et je me suis levée, ayant mes doigts tout pleins
De myrrhe, et les parfums ruisselants de mes mains,
Et le verrou cédant sous mon effort suprême,
La porte s'est ouverte au bien-aimé que j'aime...
Mais quoi? Mon bien-aimé n'était plus!... Après lui
Je cherche et cours... Parti!... Mon bonheur s'est enfui.
Je n'entends plus sa voix qui causait mon ivresse.
Je l'ai cherché partout, je l'appelle sans cesse...

Inutiles appels !... Il n'a pas répondu
Aux cris désespérés de mon cœur éperdu...
J'aurais, pour le trouver, sans peur couru le monde.
Mais, à Jérusalem, les gardes dans leur ronde
M'ont rencontrée et prise et, par un lâche affront,
M'ont enlevé mon voile et m'ont blessée au front...
Chercher celui que j'aime était-ce donc un crime ?...
Par grâce, filles de Solyme,
Si vous le rencontrez, pour hâter son retour,
Dites-lui... dites-lui que je me meurs d'amour.

LES ALMÉES

Qu'a donc ton bien-aimé, belle entre les plus belles,
Qu'a donc ton bien-aimé que d'autres n'aient aussi ?
Qu'est-il ce bien-aimé que toujours tu rappelles,
Pour que ta voix nous prie et nous conjure ainsi ?

LA SULAMMITHE

Il se distingue entre dix mille
Mon bien-aimé blanc et vermeil !
Sa tête est un or qui scintille,
Un or pur comme le soleil.
Ses cheveux noirs flottent en boucles
Plus noirs que l'aile des corbeaux,
Et ses yeux sont des escarboucles ;
Ceux des colombes sont moins beaux.
Sa joue est un parterre odorant où l'on foule
La thymbre, la menthe et l'anis ;
Ses lèvres sont des lys, et la myrrhe en découle ;
Ses mains des anneaux d'or garnis
De béryls et de chrysoprases ;

Son corps est un ivoire blanc
Où les saphirs et les topazes
Jettent leur lustre étincelant.
Fermes, ses jambes sont des colonnes de marbres
Reposant sur des bases d'or,
Et comme le Liban sous sa couronne d'arbres
Est la majesté de son port.
Son palais est douceur ; il est beau, magnanime,
Tout en lui me ravit et tient mon cœur charmé.
Tel il est, filles de Solyme,
Tel est mon tendre ami, tel est mon bien-aimé.

LES ALMÉES

Dis, où s'en est allé, belle entre les plus belles,
Ton bien-aimé plus cher, plus beau qu'un fils de roi ?
Vers quels bords ton ramier a-t-il porté ses ailes ?
Nous le chercherons avec toi.

LA SULAMMITHE

Il est allé vers ses parterres,
Dans ses parcs d'aromes remplis,
Pour nourrir son troupeau des herbes salutaires
Et cueillir par les prés les blanches fleurs des lys.
A moi son cœur, à lui mon être !
Oui, je suis à mon bien-aimé
Comme les brebis qu'il fait paître
Dans son champ de lys parsemé.



# ACTE IV

**Dans le harem de Salomon**

LE ROI ET LA SULAMMITHE

**LE ROI**

*(Revenu au harem et s'adressant à la Sulammithe)*

Pourquoi, Sulammithe, ô ma belle,
Belle comme Thirtsa, comme Jérusalem !...
Oui, pourquoi, fille de Sulem,
A ma voix, à mes vœux te montres-tu rebelle,
Rebelle à l'amour de ton Roi,
Et redoutable ainsi que des bandes guerrières
Qui défilent, semant l'effroi
Et la terreur, sous leurs bannières ?
Que l'éclair de tes yeux se détourne de moi,
Tant leur flamme me trouble et me cause d'émoi !... (1)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tes cheveux sont pareils à la riche toison
Des chèvres qu'on rappelle
Des monts de Galaad quand revient la saison
De la tonte nouvelle.

---

(1) Pour l'apaiser et pensant lui plaire, le Roi s'avise de lui adresser des louanges et des flatteries ; mais, sans doute par une intention ironique de l'auteur, il ne trouve sur ses lèvres que les compliments qu'il a déjà adressés précédemment à la princesse tyrienne et qui prennent ainsi le caractère d'effusions banales et de louanges sans valeur.



Les perles de tes dents sont splendides à voir
En leur blancheur nacrée
Pareilles aux brebis qui montent du lavoir
En troupe bien serrée ;
Il n'en manque pas une à ce splendide écrin :
Pas une n'est malade ;
Tes tempes, sous ton voile, ont l'éclat purpurin
Des tranches de grenade...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Entre mille beautés mon cœur pourrait choisir :
Reines, concubines, almées...
Une seule est l'objet de mon ardent désir,
Ma colombe choisie entre les mieux aimées,
L'unique de sa mère et son joyau vanté.
Toutes, en la voyant, jeunes filles et reines,
Admirent ses attraits, ses grâces souveraines
Et saluent à l'envi l'astre de sa beauté :
« Qui donc es-tu, toi belle et fière plus qu'aucune,
« Qui de l'aurore as pris le coloris vermeil,
« La chaste candeur de la lune,
« Et le pur éclat du soleil,
« Mais aux regards pareils, tant leurs flammes sont [fières,
« A des troupes sous leurs bannières ? »

LA SULAMMITHE

*(Elle se justifie de ne pas répondre à l'amour du Roi, en rappelant son passé)*

Seule j'étais allée au jardin des noyers
Voir si la vigne noue et projette ses pousses,
Si le printemps verdit les gazons et les mousses
Et si la fleur de pourpre éclate aux grenadiers...

Ah ! pourquoi suis-je ainsi descendue imprudente
Pareille au faon que blesse un dard mortel ?
Quel désir m'a poussée au danger, quelle attente
De voir passer les chars des princes d'Israël ?...

*(La Sulammithe veut s'éloigner)*

LE CHŒUR

Où donc tes pas vont-ils si vite ?
Reviens, reviens, ô Sulammithe !
Laisse-nous voir tes traits et tes charmes vainqueurs.

LA SULAMMITHE

Qu'avez-vous, regards que j'évite,
A regarder la Sulammithe
Comme une danse de deux chœurs ?

LE ROI

*(Reprenant la suite de ses compliments à la Sulammithe)*

Que tes pieds, sous le simple anneau qui les enferme,
Sont beaux, ô noble fille, et plaisent au regard !
Les contours de ta hanche ferme
Sont comme des colliers ciselés avec art.
Ton sein est une coupe ronde
Où coulent d'enivrants nectars.
Ton corps un tas de blé, fruit de la moisson blonde,
Ceint de lys et de nénuphars.
Ton col est une tour d'ivoire ;
Tes yeux brillent comme la moire
Des étangs de Hesbon, qu'on voit du mont Nébo.
Ton nez est d'un profil superbe, droit et beau.



Telle, ô tour du Liban, sur Damas tu te dresses !
Ta tête est haute et noble ainsi que le Carmel.
Tes cheveux sont lustrés plus que la pourpre, et tel
Est leur charme qu'un roi reste pris à leurs tresses.
O toute belle, ô mon amour,
Que tes grâces me soient propices !
O joyau, fleuron de ma cour,
Sois mon charme, fais mes délices !
Ta taille ressemble au palmier
Et tes seins à des grappes mûres.
J'ai dit : j'y volerai, comme au bois le ramier,
Et j'en saisirai les ramures.
Que ta bouche et ton sein, comme un vin excellent,
Jusqu'à fermer mes yeux me versent leurs aromes.
Le parfum de ton souffle est pour moi plus troublant
Que le vin qu'on extrait du jus doré des pommes...

LA SULAMMITHE

Ce vin d'amour, ce vin d'égarement,
Ce pur nectar dont le parfum t'enfièvre
Qui pour mon bien-aimé Berger coule aisément
Glissera toujours sur ta lèvre...

(*Elle s'arrache aux bras du Roi et reprend, toute à la pensée de son Bien-Aimé :*

Oui, je suis à mon Bien-Aimé,
Son désir aussi vers moi vole.
Sortons de ce palais fermé,
Plus sombre pour moi qu'une geôle !
Oui, viens, allons aux champs en fleur,
Demeurons en paix au village !
Dès l'aurore, avant la chaleur,
Quand des nids sort un gai ramage,

Ensemble aux vignes nous irons
Voir s'empourprer leurs feuilles vertes,
S'épanouir les liserons
Et les grenades entr'ouvertes.
Là je te donnerai mon immuable amour.
C'est l'heure où le parfum sort de la mandragore.
Viens ! De nos espaliers avec moi fais le tour !
Fruits nouveaux, fruits plus mûrs que l'ardent soleil dore,
Pour toi, mon Bien-Aimé, je les ai gardés tous.
Qu'à ton palais ces fruits soient savoureux et doux !...
Ah ! que n'es-tu, bercé sur le sein de ma mère,
Bien-Aimé, que n'es-tu mon frère ?
Sans craindre les regards des moqueurs, je pourrais
Te rencontrer dehors et je t'embrasserais !...
Prends ma main, je veux te conduire
Sous le toit maternel où j'ai reçu le jour ;
Là je te ferai, mon amour,
Boire à capiteuses rasades
Le moût pourpré de mes grenades,
La coupe de vin parfumé...
Ta main gauche entourant ma tête qui défaille
Et ta droite enserrant ma taille,
Embrasse-moi, mon Bien-Aimé.

*(Elle retombe en son sommeil extatique)*

UNE VOIX

*(La même que précédemment ou probablement celle de Salomon lui-même qui renonce à forcer un amour qui se refuse)*

O Filles de Jérusalem, Almées,
Laissez dormir ses sens et se fermer ses yeux,



Par les biches des champs fuyant sous les ramées,
Par les chevreuils légers, par leurs bonds gracieux,
Par les faons blottis sous la feuille,
N'excitez pas l'amour dans son cœur soucieux
Avant qu'elle y consente elle-même et le veuille.

## ACTE V

A la campagne, à Sulem.

LA SULAMMITHE ET LE BERGER

*(La Sulammithe a retrouvé son Bien-Aimé vers qui le Roi, touché de sa fidélité, l'a autorisée à revenir).*

CHŒUR D'HABITANTS DE SULEM

Quelle est, la joue en fleur et le regard charmé,
Celle qui, sans peur et sans honte,
Du désert aride remonte
S'appuyant sur son bien-aimé ?

LE BERGER D'EN-GUÉDI

Tu dormais : je t'ai réveillée
Sous le pommier dont la feuillée,
Quand t'enfanta ta mère au milieu des douleurs,
Ouït tes premiers cris et vit tes premiers pleurs.

LA SULAMMITHE

[Se peut-il ? Ai-je fait un rêve ?
Est-ce un cauchemar qui s'achève ?...]
Mets-moi comme un sceau sur ton cœur.
Oui, mets-moi sur ton bras comme un scel infrangible...
L'amour comme la mort est fort, plus que vainqueur,
Et, comme le Schéol, sa force est invincible.
Ses ardeurs sont un feu brûlant, perpétuel,
Une flamme de l'Eternel.
Les grandes eaux des mers ne le sauraient éteindre
Ni les fleuves le submerger.

L'amour ne se vend point et ne peut s'échanger;
Quand un homme offrirait tous ses biens pour l'atteindre,
Il ne s'attirerait que honte et que mépris.
Tous les biens d'ici-bas n'en paîraient pas le prix.

*(Le Berger et la Sulammithe arrivent près de la maison. Les frères de la Sulammithe s'entretiennent ensemble, sans les voir).*

L'UN DES FRÈRES

Nous avons une sœur toute jeunette et frêle
Dont la poitrine encor n'a pas pris son contour...
Que ferons-nous de notre sœur au jour
Qu'on la recherchera, la trouvant grande et belle ?

SECOND FRÈRE

Si notre sœur est comme un mur
A tout venant impénétrable,
Nous bâtirons dessus des créneaux d'argent pur ;
Mais si c'est une porte ouverte, un puits de sable,
Nous saurons la fermer de planches de bois dur..

LA SULAMMITHE

*(Survenant)*

Moi, je suis un mur, ô mes frères,
Et mes seins sont des tours qui s'élèvent aux cieux.
J'ai tenu contre un prince et ses assauts contraires,
Mais enfin j'ai trouvé la paix même à ses yeux...
Jouissez avec moi de mon bonheur insigne
Et, sauve, rendons tous hommage à Salomon !...

Salomon avait une vigne
Au terroir du Baal-Hamon ;
Là des archers montent la garde,
Et malheur à qui s'y hasarde !...
On offrait pour son fruit mille sicles d'argent...
Ma vigne est à moi ! Je la garde
D'un soin jaloux et diligent.
C'est ma richesse et ma couronne...
Les mille sicles sont à toi,
Salomon, garde-les, et donne
Aux gardiens diligents deux cents sicles pour moi !

*(Retour et départ du Berger bien-aimé).*

LE BERGER D'EN-GUÉDI

*(resté au dehors pendant l'entretien précédent, frappe à la porte de la Sulammithe et lui demande de l'entendre encore).*

Toi qui demeures aux jardins,
Des amis, l'oreille attentive,
Voudraient ouïr tes chants divins ;
Que ta voix jusqu'à nous arrive !

LA SULAMMITHE

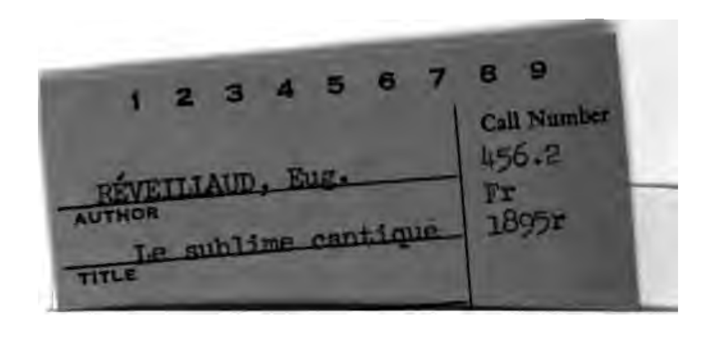
Fuis encor, fuis, mon Bien-Aimé,
Léger comme les daims ou les faons des gazelles,
Fuis, mon ramier, à tire d'ailes
Vers le mont de Bether, d'aromes embaumé !

FIN

PARIS. — IMP. CHARLES SCHLAEBER, 257, RUE SAINT-HONORÉ.




3 2044 069 588 88


1 2 3 4 5 6 7 8 9
Call Number
456.2
Fr
1895r
RÉVEILLAUD, Eug.
AUTHOR
Le sublime cantique
TITLE

